COMPTE RENDU DES SÉANCES DU GROUPE STRASBOURGEOIS DES ÉTUDES LATINES

I.

SÉANCE DU 16 AVRIL 2014

PRÉSIDENT : M. Yves Lehmann

La première séance de l'année 2014 du Groupe strasbourgeois des études latines a eu lieu le 16 avril.

Étaient présents : Mmes Boidron-Freslon, Chevallier, Landau, Notter, Pfaff, Schilling et Schneider ; MM. Chapot, Freyburger, Rohmer et Stenuit, ainsi que des étudiants.

Étaient excusés : Mmes Arbo, Chassignet et Cuissard ; MM. Jaby, Pernot et Yakoubovitch.

La séance a été consacrée à deux conférences.

La première, présentée par Madame G. Laterza, allocataire-monitrice à l'Université de Strasbourg, avait pour sujet « L'au-delà virgilien comme hétérotopie ». En voici le résumé :

« Les textes anciens constituent un matériau brut, dont la signification ressortit aux diverses interprétations susceptibles d'en être proposées. Choisir comment nous voulons les interroger influence inévitablement les résultats de notre enquête. Dans cette communication, j'entends considérer l'espace de l'au-delà virgilien comme un territoire qui, quoique *sui generis*, peut légitimement être soumis à une lecture spatiale. A. Feldherr (« Putting Dido on the map : genre and geography in Vergil's underworld », *Arethusa*, 32, 1999, p. 85-122) a déjà remarqué que Virgile semble imposer au territoire hybride et résistant de l'au-delà des contraintes géographiques précises.

En effet, l'espace imaginaire du sixième livre de l'*Énéide* se compose d'une succession de lieux physiques (grottes, arbres, portes etc.) qui demandent à l'auteur un effort descriptif important. Premièrement, il convient de remarquer que ces lieux ont un statut particulier : ils ont une consistance réelle et, en même temps, un caractère « autre », dérivant de leur appartenance au contexte de l'au-delà. Puis, il faut leur reconnaître une fonction narrative dans l'économie générale du texte : ils représentent l'occasion privilégiée de mettre en scène les contradictions multiples qui traversent le sixième livre. Pensons à la scène fameuse des deux portes du

sommeil (6, 893-898) dont l'interprétation est cruciale pour comprendre si l'auteur s'engage dans un acte de célébration ou de dénonciation de l'histoire romaine précédente.

Pour interpréter ces lieux physiques, marqués par l'altérité et la contradiction, on peut envisager d'utiliser la grille d'analyse que Michel Foucault a élaborée pour ses « hétérotopies », qu'il définit comme lieux « autres ». Foucault définit le concept d'hétérotopie dans la préface de *Les mots et les choses* (Paris, 1966), dans une intervention radiophonique pour France culture (7 décembre 1966), récemment éditée par Daniel Defert (*Les hétérotopies et le corps utopique*, Paris, 2009) et dans une conférence pour un groupe d'architectes (1967), retravaillée et publiée à l'occasion d'une exposition à Berlin (« Des espaces autres », dans *Architecture, Mouvement, Continuité*, 5, 1984p. 46-49). Dans ces textes, Foucault insiste sur deux aspects prioritaires : les hétérotopies se configurent par la juxtaposition d'éléments incohérents ; les hétérotopies respectent un ensemble donné de principes (universalité des hétérotopies de crise et de déviation, possibilité de création de nouvelles hétérotopies et réabsorption des anciennes, juxtaposition, hétérochronie, dotation d'un système d'ouverture et de fermeture, fonction d'illusion/compensation).

R. J. Topinka (« Foucault, Borges, Heterotopia : producing knowledge in other spaces », *Foucault Studies*, 9, 2010, p. 54-70), se fonde sur la fameuse encyclopédie chinoise de Borges, citée par Foucault dans la préface de *Les Mots et les choses*, pour soutenir que les hétérotopies mettent en discussion l'organisation reçue de la connaissance. Nous ajoutons que la juxtaposition propre aux hétérotopies est un terrain fertile pour accomplir la légitimation des nouvelles figures d'autorité, censées maîtriser une modalité de connaissance de façon exemplaire et résolutive.

Pour procéder à l'analyse de l'au-delà virgilien comme hétérotopie, nous nous focaliserons sur les espaces physiques qui marquent la géographie de l'au-delà (1) ; puis, nous analyserons leur connexion avec les six critères hétérotopiques de Foucault (2) ; ensuite nous vérifierons si ces passages, lus singulièrement et avec leurs parallèles intertextuels, ouvrent des contradictions et/ou juxtapositions (3) ; enfin, nous verrons si ces juxtaposition produisent une réflexion sur la façon d'organiser la connaissance et, par conséquent, si elles donnent lieu à la légitimation des nouvelles figures d'autorité (4).

Pensons par exemple aux *ostia centum* (6, 42) qui caractérisent la demeure de la Sibylle (1). Il s'agit d'un lieu assimilable à un système d'ouverture et de fermeture (2). Comme le remarque E. Gowers (« Virgil's Sibyl and the «many mouths» cliché (Aen. 6.625-627) », *The Classical Quarterly*, n. s. 55/1, 2005, p. 170-182), ce passage est à lire en intertextualité avec le souhait hyperbolique de la Sibylle d'avoir cent bouches (*oraque centum* : 6, 625) pour pouvoir mieux décrire le Tartare. La présence de ce type d'ouverture dans le paysage infernal n'est qu'une transfiguration géographique de la tension entre volonté de révélation et propension à l'ineffabilité, propres au discours sur l'au-delà (3). L'image des *ostia* devient le point de départ pour développer une réflexion sur la légitimité de la voix du poète qui,

pour valider son autorité, doit réécrire l'épisode de la catabase d'Énée, en réorganisant un matériel complexe à maîtriser même pour la Sibylle (4). Nous avons appliqué le même type d'analyse à une série de lieux du sixième livre de l'*Énéide* (6, 27 ; 6, 237-242 ; 6, 282-284 ; 6, 893-898) sur la base des critères foucaldiens cités *supra*.

Le choix de lire l'au-delà virgilien à travers le filtre de l'hétérotopie foucaldienne n'est pas un exercice de style. L'ambition n'est pas celle de construire une cohérence lisse et parfaite entre deux éléments hétérogènes, la théorie moderne de Foucault et le texte antique de Virgile. Ici, il s'agit plutôt de suivre les suggestions hétérotopiques pour commencer à conceptualiser différemment les lieux décrits dans le texte : ils peuvent être considérés comme de véritables emplacements de production de connaissance et d'autorité. Cette approche théorique, qui, nous l'espérons, ouvre des possibilités interprétatives nouvelles, révèle son efficacité seulement si elle est intégrée par la pratique de la lecture micro-textuelle et inter-textuelle. Pour conclure, l'application d'une grille d'analyse moderne à un texte ancien nous permet de lire dans une perspective nouvelle des ouvrages protagonistes de l'histoire critique de la philologie classique, tel le sixième livre de l'*Énéide*. » (Giovanna Laterza)

La seconde conférence, présentée par Madame V. Pageau, doctorante en co-tutelle à l'Université de Strasbourg et à l'Université de Laval (Québec), portait sur le sujet suivant : « Performances et contre-performances d'empereurs dans l'*Histoire Auguste* ». En voici le résumé :

« L'*Histoire Auguste* (*HA*) est un recueil de *Vies* d'empereurs du IIe et du IIIe siècle rédigé par un auteur anonyme à l'extrême fin du IVe siècle. Si l'on s'attache depuis toujours à percer le mystère de sa paternité et de sa date de rédaction, l'ouvrage a plus récemment donné lieu à un certain nombre d'études sur le souci d'écriture du rédacteur et sur ses intentions littéraires. Au carrefour du récit historique et de la fiction, l'*HA* présente de nombreuses plaisanteries, jeux littéraires et figures de pensée — parmi lesquelles l'ironie — utilisés par le rédacteur pour duper son lecteur et insérer en filigrane ses idées et ses critiques sur la société de son époque. Outre l'usage de procédés rhétoriques dans la composition de l'œuvre, le discours linéaire de l'*HA* fait état de l'intérêt du rédacteur pour la culture des empereurs, et notamment, leur rapport avec les belles-lettres et l'éloquence. La lecture exhaustive de l'ouvrage a révélé en effet la présence d'une centaine d'extraits traitant de ce sujet, dont le quart s'intéressent plus précisément aux performances oratoires. Comme le montre leur analyse, les commentaires sur l'*actio* sont utilisés par le rédacteur à la fois pour donner son appréciation sur les bons et les mauvais princes et pour définir ce en quoi doit consister selon lui la bonne éloquence impériale.

Avant d'aborder les extraits qui présentent l'empereur en performance oratoire, il convient de s'arrêter sur les nombreux commentaires qu'émet l'auteur sur la voix, outil le plus puissant de l'orateur. Le seul avis

unilatéralement positif sur la voix d'un personnage au pouvoir est exprimé à l'endroit de Gordien II : on le compare à Auguste — lui-même grand orateur selon Suétone — pour ce qui est de la voix, de la stature et du caractère (*Vie des Trois Gordiens*, 21, 5 ; cf. Suet., *Aug.*, 84, 5). L'avis du biographe est plus mitigé en ce qui concerne la voix d'Antonin le Pieux et de Pescennius Niger, qui étaient toutes les deux rauques et néanmoins agréables (*Vie d'Antonin le Pieux*, 23, 2 ; *Vie de Pescennius Niger*, 6, 5) : malgré l'agacement qu'il pouvait susciter, ce défaut vocal ne semble pas influencer l'opinion générale du rédacteur sur ces empereurs. Dans sa biographie haute en couleur, la reine de Palmyre Zénobie, qui se fit usurpatrice sous le règne de Gallien, est caractérisée quant à elle par une *uox clara et uirilis* (*Trente Tyrans*, 30, 15). Ce passage s'inscrit dans un motif littéraire servant à montrer qu'elle égalait tous les autres usurpateurs masculins qui se sont révoltés sous Gallien : elle était une femme aux qualités plus masculines que féminines, plus apte à régner que l'efféminé Gallien. Enfin, c'est à Clodius Albinus que le rédacteur réserve sa critique la plus virulente, affirmant qu'il avait une voix de femme, proche de celle des eunuques (*Vie de Clodius Albinus*, 13, 1). Pour Quintilien, le fait de parler avec une voix aux accents féminins est l'une des plus graves fautes de l'orateur. Si l'inversion des genres pouvait être plus acceptable dans le cas de Zénobie, Clodius Albinus contrevient au *decorum* censé garantir la dignité de l'orateur et l'efficacité de sa parole. En plus de signifier le jugement défavorable du biographe sur cet usurpateur aux qualités féminines et donc incapable de régner, cet extrait est un indice qu'entre les deux principaux rivaux de Sévère, le biographe préférait Pescennius Niger à Clodius Albinus.

En plus de ces considérations sur la voix, l'*HA* fournit de nombreux exemples concrets de prises de parole par l'empereur. Le rédacteur dit de son empereur favori, Alexandre Sévère, qu'il avait prononcé dans la ville de nombreuses harangues à la façon des hommes politiques des temps passés (*Vie d'Alexandre Sévère*, 25, 11). En comparant Alexandre aux tribuns et aux consuls d'autrefois, le rédacteur exprime une certaine nostalgie de l'éloquence républicaine, qui fait écho à ses sentiments sur la perte du pouvoir du Sénat et sur le déclin de la religion traditionnelle. Cet exemple constitue par ailleurs le seul modèle positif sur la performance oratoire d'un empereur : si Alexandre Sévère est présenté dans l'œuvre comme l'*optimus imperator*, il essuie lui aussi quelques critiques de la part du biographe, qui souligne son incapacité à se montrer éloquent en latin, langue officielle de l'Empire (*Vie d'Alexandre Sévère*, 3, 4).

Les autres contre-exemples d'action oratoire dans l'ouvrage ne dénoncent pas une incapacité à s'exprimer mais plutôt une utilisation inappropriée et malséante de l'art oratoire. On raconte qu'Élagabal rassembla un jour un groupe de prostituées et s'adressa à elles comme à des soldats, les appelant *commilitones* et leur promettant même un *donatiuum* (*Vie d'Élagabal*, 26, 3 ; 5). Dans cette scène, l'empereur réduit la *contio* militaire à un élément de comédie et salit le rôle des *milites* romains en les associant à des personnes taxées d'infamie. Après la débauche oratoire d'Élagabal, l'*HA* attribue à

Caracalla une éloquence arrogante et cruelle. Dans deux passages consacrés à sa prise de parole, Caracalla est présenté comme l'émule assumé de Sylla, qu'il cherchait à imiter notamment lorsqu'il invectivait le Sénat ou le peuple avec arrogance (*Vie de Caracalla*, 4, 10 ; 5, 4). Ce rapport de force entre le prince et le Sénat est très bien mis en valeur dans un autre extrait, dans lequel Caracalla tente de se disculper du meurtre de son frère devant l'assemblée (*Vie de Caracalla*, 2, 9-10). Il commet alors l'affront de faire pénétrer dans la Curie des soldats en armes, mélangeant ainsi l'espace politique et civique avec l'espace militaire. En plus de contrevenir aux règles de l'éloquence associées à l'espace de la Curie, dont il est supposé être le premier représentant, Caracalla se défend devant les sénateurs en des termes confus et est incapable de faire preuve d'éloquence.

C'est à l'endroit de Gallien que le rédacteur émet les critiques les plus graves. L'extrait qui nous intéresse montre l'empereur alors qu'il doit rendre une décision dans l'arène au sujet de deux médiocres personnages. Au premier, un *uenator* qui n'arrivait pas à tuer un taureau, il envoie une couronne pour le ridiculiser ; au second, un charlatan qui avait vendu à sa femme de fausses perles, il fait semblant d'envoyer des lions avant de ne faire sortir qu'un chapon. Pour se moquer d'eux de façon encore plus grossière, l'empereur envoie un héraut proclamer une boutade de son cru à l'intention de l'un et de l'autre, provoquant l'étonnement de la foule (*Vie des deux Galliens*, 12, 2-5). D'un point de vue strictement rhétorique, il était tout à fait malséant de faire appel à la plaisanterie d'une façon qui soit en contradiction avec son personnage et avec les circonstances ; il n'était pas non plus bien vu de rire du malheur des autres (Cic., *Or.*, 88). Ainsi, Gallien contrevient non seulement aux convenances prévues par l'art oratoire mais aussi, et surtout, à la *grauitas* dont doit faire preuve l'empereur en un tel moment.

L'absence de commentaire sur le style des harangues impériales et l'insistance du biographe sur la voix des empereurs et sur leurs prises de parole tend à montrer que le rédacteur de l'*HA* s'intéressait uniquement à l'aspect performatif de l'art oratoire. Pour désigner ce qu'il attendait de l'éloquence impériale, il préfère le contre-exemple à l'exemple : parmi les modèles de performances présents dans l'ouvrage, un seul est positif et est attribué à un bon empereur. Les autres, tous négatifs, mettent les princes en garde contre une éloquence inadéquate. Dans les exemples relevés, Élagabal, Caracalla et Gallien pervertissent tous trois l'un des rôles traditionnellement dévolu à l'empereur, soit celui du général d'armée, du chef du Sénat et du juge. En dénonçant l'attitude de certains empereurs du passé à l'égard de la place de l'éloquence dans ces fonctions, le rédacteur semble vouloir réaffirmer l'importance du lien qui unit l'art oratoire et les responsabilités impériales. La perte de ce lien est symptomatique du déclin des institutions traditionnelles romaines — le Sénat et la religion séculaire, par exemple — dans l'Antiquité tardive, où l'on ne s'étonnait plus de voir des empereurs-soldats prendre les rênes de l'Empire sans avoir suivi au préalable les enseignements du rhéteur. » (Valérie Pageau)

II.

SÉANCE DU 16 MAI 2014

La deuxième séance a donné lieu à la rencontre annuelle des antiquisants de l'Université de Strasbourg avec leurs homologues de l'Albert-Ludwigs-Universität de Fribourg-en-Brisgau.

Deux étudiants strasbourgeois ont présenté des communications lors de cette rencontre, qui s'est tenue à Strasbourg. Dans son exposé, Madame G. Rubulotta s'est intéressée à « La "Tekhnê" du Pseudo-Aristide : rhétorique, philologie et commentaire de Xénophon à l'époque impériale ». Quant à Madame W. Aouinet, elle a traité de « La formation de la légende de Zénobie dans l'*Histoire Auguste* ».

Catherine Notter.